

ÉQUIPAGE « PAR MONTS ET VALLONS »

Il serait impossible de citer ce brillant Équipage sans évoquer la mémoire de feu le comte Bertrand de Valon, fondateur, puis, pendant près d'un demi-siècle d'affilée, Maître incontesté du joyeux « Par Monts et Vallons ».

Attardé du XVIII^e siècle, continuateur des belles traditions de cette époque, le comte Bertrand de Valon, avec sa branche, sa race, la superbe de son allure, semblait, sous sa tenue de vénerie, redingote bleu de roi, gilet pourpre galonné d'or, certaine toque légendaire brunie à tous les vents, la trompe en sautoir, l'œillet blanc à la boutonnière, semblait être, disions-nous, quelque seigneur de l'ancien temps traversant allègrement le nôtre, un sourire amusé sur les lèvres.

Magnifique dans ses manières, brillant cavalier, veneur de premier ordre ; causeur charmant, spirituel jusqu'au bout des ongles ; parfois légèrement sceptique, toujours galant auprès des dames ; affable envers chacun, cœur ouvert en toutes circonstances, tel il fut pendant sa vie, tel il resta jusqu'à la fin.

*
* *

Alors que tout gamins encore et juchés sur des poneys, nous suivions avec mes deux frères nos premières chasse à courre dans la belle forêt d'Halatte : « Hardi ! Hardi ! les petits *Mar...* » lançait gaiement le Grand Chef qui, s'amusant de notre ardeur et désirant l'entretenir, nous faisait galoper près de lui afin de nous montrer le cerf.

Diminutif plein de bonhomie, très aimable condescendance qui, de la part d'un si beau Monsieur, ancien combattant de 70, nous flattait fort comme bien l'on pense.

Ce souvenir de prime jeunesse me revint à la mémoire, quand, un peu plus de trente ans après, je retrouvai « le beau Monsieur » toujours à cheval, toujours aimable, découplant ses « manteaux noirs » en l'Isle-Adam et Carnelle.

Peut-être qu'à cette époque, mon grand cheval d'Officier de Dragons m'eût permis de le dépasser, comme j'en reçus souvent l'invite, mais de cela je me gardais, trop heureux de recueillir, tout au long du botte à botte, quelques joyeuses et bonnes histoires.

Celle « du Moine et du Veneur », publiée dans les *Contes de Vénerie*, me fut narrée par lui, à la faveur d'un défaut, tout en haut de la forêt de Carnelle et c'est pour remercier l'inimitable conteur que je lui dédiai *La dernière chasse*, nouvelle abracadabrante, dont l'action se déroule, sous les auspices de saint Hubert, au moment du jugement dernier.

N'était-ce pas un peu osé de ma part ! Comment la chose serait-elle prise ?

Mon inquiétude fut dissipée par la lettre que l'on va lire et que je conserve dans mes archives comme une des pages les plus précieuses.

Elle est timbrée du Jockey-Club ; l'écriture est nette et claire,

on croirait celle d'un homme jeune, d'aucuns diraient celle d'un jeune homme.

Bien cher ami,

Remerciements du vieux Comte veneur, au gilet écarlate, pour le charmant conte !! bleu que vous êtes et que vous écrivez si bien.

Partageons ensemble l'espoir de débucher le plus tardivement possible sur le Vallon de Josaphat !

En attendant vous ferez grand plaisir en venant à Compiègne, avec votre trompe, mais pas celle du jugement dernier !

Sincèrement de cœur.

Le plus vieux des patrons.

VALON.

Un jour que nous devisions ensemble, près du pavillon Dauphine, face à l'allée des Poteaux, lieu qu'il affectionnait lors des matinées printanières : « Vous devriez écrire vos mémoires » conclus-je au terme de l'entretien joyeux.

« Ah ! si je voulais faire mon petit Drumont, répondit-il, le regard pétillant de malice, je pourrais en raconter long !... » Mais une belle amazone passa, qu'il s'empressa d'aller saluer et les mémoires en restèrent là.

Domage, bien domage ! Quel volume voué au succès, d'autant que le tact du grand seigneur y aurait arrondi les angles, tout en conservant le piquant.

* * *

L'Équipage « Par Monts et Vallons », qui succéda en Halatte à celui de M. Joachim Lefèvre, fut fondé au mois de février 1885 par le duc de Morny, le comte de Meffray et le comte Bertrand de Valon.

Chacun sait que le duc de Morny fut une des personnalités les plus représentatives de l'époque.

M. de Meffray, qui chassait déjà le cerf en forêt de Bretonne, offrit la moitié de ses chiens.

Quant au comte Bertrand, dont le beau-père chassait sangliers et chevreuils à Silly-le-Petit, on le savait déjà passé maître dans le courre du lièvre, école des meilleurs veneurs.

Sauf erreur ou omission dont je m'excuse : le baron Calvet-Brogniat, le vicomte Pernety, M. Versepuy (de Chantilly), M. et M^{me} Kulp, née Pontalba, M. Guillaume Hugues, le comte Abbattuci, le docteur Troncin, la marquise de Belbeuf, M. Guibourg, M. de Gheest, M. Berryer, M. Broleman, le comte Stanislas de Gontaut-Biron, le comte de Camondo, MM. Edgard Stern, Duffié, Joubert, G. Roussel furent des premiers Boutons.

Puis vinrent : MM. de Parseval, Chabrié, Raoul Lefèvre, Meslin, Raba Oppenheim, les deux frères Monteynard, surnommés : luisant et reluisant, tant ils étaient élégants, le baron de Lindemann, M. Masson, M. de Saint-Alary, le baron et la baronne Lambert, le baron et la baronne R. de Rothschild, M. et M^{me} Bischoffsheim, M. Charles Demachy, le vicomte de Lorencez, le vicomte François de Bondy, M. Desmarais, M. Albert Menier, enfin la baronne Léonino, enlevée si prématurément, à la suite d'une chute de cheval, aux nombreuses œuvres charitables dont elle était la providence.

En pleine forêt, sur les pentes du Mont Alta, est un mausolée solitaire, devant lequel tout veneur, respectueusement, s'incline.

Là eut lieu le tragique accident.

*
* *

Firent ou font encore partie de la « Confrérie », dénomination expressive figurant dans les paroles de la Fanfare :

Opoponax et Vénérrie
Tel est le cri de ralliement
Qu'on se le dise la « Confrérie »
Accepte encore des adhérents.

Lady Michelham, M. Robert Soyer, le docteur Boutet, le Commandant de Marolles, M. Pouquet, M. et M^{me} Baudrier, M. Lucien Baudrier, M. et M^{me} Troncin, M. E. Stern, M. et M^{me} Jean Stern, M. J. Dehesdin, M. Fourcade, M^{me} la comtesse A. de Gontaut-Biron, M. Charles Blumenthal, M^{me} Léon Reinach, MM. Veille, Serge André, Benoit-Léy, Mrs. Boulter, M. Philippe Hennessy, le baron P. de Rothschild.

* * *

Après le glorieux règne du comte Bertrand de Valon, la succession délicate de Maître d'Équipage revint d'unanimité à M^{me} la marquise de Chasseloup-Laubat.

Connaissant à merveille toutes les finesses du courre, de longue date, les moindres recoins de la forêt ; amazone consommée et d'élégance classique, sachant diriger sans rien perdre de sa grâce, nulle mieux que la marquise de Chasseloup n'était capable de maintenir la tradition. Son nom même ne résonne-t-il pas comme une ancienne fanfare ?

M. Francis Alépée, que toute la Vénérrie française connaît et apprécie pour son allant, sa bonne humeur, sa façon de chasser et le brio de sa trompe, seconde la Marquise et conduit l'Équipage de succès en succès, ce qui n'est pas toujours commode au milieu

de l'abondance du change et de celle, encore plus nombreuse, des autos, cyclistes et piétons.

Cavillon et la Brisée, tous deux excellents piqueux, ne portent plus tricornes et trompes à la Dampierre comme s'en paraient jadis, à l'époque fastueuse, Le Fort, Darras et La Trace.

Il me souvient de les avoir vus, ces trois piqueux de haute prestance, sonnait à cheval et en partie, l'hallali d'un grand cerf dix cors.

Acculé contre un vieux chêne situé au centre d'une clairière, le magnifique animal tenait tête, et la meute, redoutant ses attaques, hurlait les abois à pleine gorge, tout en se maintenant en demi-cercle, à distance respectueuse.

A cheval, lui aussi, M. de Valon jugeait son cerf :

« Des bois si noirs ne sont pas d'Halatte, déclara le Maître à ses piqueux... Sonnez la *Compiègne*, mes amis ; notre cerf vient de là-bas. »

Hélas ! les hommes ignoraient la *Compiègne*, une des plus anciennes fanfares, composée sous Louis XV, par le marquis de Dampierre.

Néanmoins, trop avisés pour rester court et se taire, voilà que nos trois piqueux, sans le moindrement sourciller, entonnent pompeusement la *L'Aigle*.

Les marquis de l'Aigle, depuis tout temps, n'ont-ils pas chassé en *Compiègne*?...

Sensible à cet à-propos, ma foi ! on ne peut plus vénérer, le comte de Valon approuve et même se découvre, tandis que résonne, comme s'il eût été présent, la fanfare de son émule ; puis, allant droit à ses piqueux, il leur ordonne sévèrement de savoir parfaitement la *Compiègne*, pour le jour de la chasse prochaine.

Or, il advint qu'à la chasse suivante on attaqua un grand dix cors dont le corsage et les bois noirs ressemblaient à s'y méprendre à ceux de l'autre dix cors.

Coïncidence extraordinaire, il effectua le même parcours et vint tenir les abois, s'acculant contre ce même chêne où son compagnon voyageur avait tenu les abois.

Alors, d'assurance, Le Fort, Darras et La Trace, bras tendu sur leurs trompes Dampierre, protocolaires, majestueux, sonnèrent en partie *la Compiègne*.

Ainsi, pour la première fois peut-être, et grâce à l'aristocratie d'un Maître, elle résonna sous les futaies d'Halatte, comme la tradition l'exigeait, puisque ces grands cerfs aux bois noirs, sans nul doute, étaient tous deux cerfs de Compiègne.

* * *